

La purge

C'est Zelim qui l'a vu en premier. Moi, je discutais avec Khasan. L'année tirait à sa fin, on se laissait aller à rêver de ce qu'on ferait plus tard, diplôme en poche. Khasan, comme tant d'autres écrasés par le poids des traditions et de la religion, perpétuerait les rêves de ses aînés. Il voulait un beau mariage et un travail bien payé. Moi, je rêvais différemment. Seulement, la différence n'est pas tolérée dans mon pays, alors, je rêvais en secret. Pour ne pas éveiller les soupçons, j'avais accepté de me marier à une voisine. A mon oncle, que personne ne contredisait, j'avais demandé : *Tonton, pourquoi me payer des études en langues étrangères si c'est pour rester ici ? Il faut que je parte travailler en Allemagne. Juste cet été. Quand je rentrerai, je trouverai un bon travail pour aider mes parents et j'épouserai qui vous voulez.* Mon oncle avait tranché : *Il part et quand il revient, il se marie.*

Je n'avais pas l'intention de revenir. Ni de me marier. J'allais quitter ce pays et goûter à la liberté, ailleurs. Voilà de quoi étaient faits mes rêves. Ici, ça devenait un enfer pour qui ne se pliait pas aux lois des autorités. Ces dernières années, la répression était impitoyable.

Zelim s'était arrêté net et m'avait poussé du coude pour attirer mon attention. *Ibragim. Il y a ton oncle.*

Adossé à sa voiture, les bras croisés et le regard noir, mon oncle Azmad m'attendait à la sortie de la fac. Bizarrement, pour la première fois, j'ai compris la crainte qu'il pouvait inspirer à mes camarades. C'est vrai qu'ils font peur les kadyrovtsy avec leur béret noir, leur uniforme militaire et leur sale réputation. Mais moi, je sais qu'Azmad n'est pas ce que l'on dit d'eux. Lui, il n'est pas capable de torturer ou de tuer quelqu'un, lui c'est mon oncle.

Quand j'étais enfant, c'est lui qui venait me chercher à la sortie de l'école. Moi, je crâçais en racontant qu'Azmad était le plus fort de tous, bien plus fort que le père de Mourad, bien plus fort que mon père qui, à force de travail acharné à l'usine, marchait le corps plié en deux. Et Azmad, lui se donnait des airs méchants pour que les autres gamins me laissent tranquille. Parce que je n'aimais pas me battre. Souvent, il m'emmenait au Parc Pavla Musorova. On s'arrêtait au pied de l'arbre au perchoir. Mon oncle me prenait sur ses épaules et je regardais les oiseaux entrer et sortir de leur abri. Je les nourrissais

avec le pain qu'Azmad m'avait apporté. Ensuite, on passait voir le marchand de beignets, ma main minuscule dans sa main de géant.

Je lui ai fait un signe pour lui indiquer que j'arrivais. Il a fait le tour de la voiture et il est remonté côté conducteur.

J'ai dit au revoir à Khasan et Zelim, mes amis. J'ignorais que je ne les reverrais plus.

Zelim m'a attrapé par le bras.

- Pourquoi il est venu te chercher ?

- Zelim, c'est mon oncle. Arrête de t'inquiéter pour rien.

- D'accord. Si tu as un problème, tu m'appelles.

- Mais oui. Allez, à demain.

Mon oncle Azmad, c'est quelqu'un d'important. Il travaille dans les forces de sécurité du Président Kadyrov. Dans le quartier, tout le monde le salue avec respect. Mais pour moi, il reste Azmad.

Je suis monté dans la voiture, j'étais content de le voir. Azmad a démarré sans un mot. Les veines de son cou étaient saillantes, sa mâchoire crispée. Il conduisait trop vite dans les rues de Grozny, il klaxonnait, faisait des embardées, insultait les gens en sortant la tête de la voiture. J'ai fait semblant de ne pas voir qu'il était énervé, je lui ai raconté ma

journée. Il entrecoupait mon monologue d'injures jetées en l'air. J'ai fini par me taire. A un feu, il m'a demandé :

- C'est qui ces garçons à qui tu parlais ?

- Mes amis.

- Quel genre d'amis ?

- On étudie dans la même classe. Pourquoi ?

- Quelqu'un est venu te dénoncer à ton père.

- Dénoncer quoi ?

- Que tu es un pédé.

J'ai accusé le coup. Quelque chose m'écrasait la poitrine, je n'arrivais plus à respirer. *Allez réponds ! Invente, mais réponds !* J'ai bredouillé que c'était faux, que j'aimais les filles. Que je voulais me marier, avec la fille du 3^{ème}. J'ai répété les mots que Khasan avait prononcé dix minutes plus tôt au sujet du mariage. L'air me manquait. Une brûlure acide me remontait dans la gorge, j'en avais la nausée. Mon oncle a dit que Zelim aussi était un pédé. Il a dit que nos numéros de téléphone avaient été trouvés dans le portable d'un autre homosexuel comme nous. A chaque parole qu'il prononçait, je sentais la peur me paralyser. C'était horrible.

Il m'a regardé. Le dégoût lui déformait le visage.

- Tu fais honte à notre famille.

- Je te jure tonton. Je ne suis pas gay.

- Tu sais ce qu'on fait aux gens comme toi ?

Je n'ai pas répondu. Bien sûr que je le savais. Dans ce beau pays, il y a des prisons secrètes où on torture les homosexuels. On les électrocute, on les viole, on leur donne des prénoms de filles et on leur demande de dénoncer leurs amis. Et quand les policiers obtiennent ce qu'ils veulent, ils appellent un père, un oncle ou un frère pour qu'il règle le problème et lave l'honneur de la famille par le sang. J'imaginai qu'un de mes amis avait été arrêté et torturé pour qu'ils aient nos numéros. Sacha, c'était sûrement lui. Parce que Sacha avait disparu. J'imaginai son corps se cambrer sous les chocs électriques, je ressentais sa douleur, j'entendais ses bourreaux le tabasser et rire de ses hurlements de pédé.

On est arrivé en bas de l'immeuble. Il a coupé le contact de sa voiture et m'a lancé un *Monte !* sans un regard pour moi. Je suis monté.

Ils étaient tous là. Mon père, assis à la table de la cuisine, les mains nouées. Mon grand frère, sa femme avec leur bébé dans les bras, mes petites sœurs, assises sur le canapé, qui ne comprenaient pas cette agitation mêlée de pleurs et de cris. L'autre frère de mon père. Ma mère.

Mon père s'en est pris à elle en criant que c'était de sa faute si j'avais une attitude féminine. A force de me protéger, elle m'avait rendu déviant. J'ai essayé de la défendre, ils m'ont poussé dans ma chambre pour discuter entre eux. Ma mère pleurait et les implorait de ne pas me tuer. J'entendais mon père qui se cognait la tête contre les murs et cassait tout ce qui lui tombait sous la main.

J'étais terrifié. Dans la chambre, je tournais en rond, je n'arrivais pas à réfléchir. J'ai pensé à Zelim, je devais le prévenir. Il ne fallait pas que la police le trouve. J'ai sorti mon portable, mes mains tremblaient, j'avais du mal à écrire. *Ils sont au courant. Sauve-toi et jette ton portable.* Je voulais m'enfuir, sauter par la fenêtre. Crier à l'aide. Mais qui voudrait aider un pédé ? En Tchétchénie, les gens comme moi sont une abomination. *J'ai dix-neuf ans merde ! C'est quoi ce pays qui tue ses enfants parce qu'ils sont différents ?* Comme mon ami Sacha que son père a sans doute tué et enterré loin de tout. J'ai essuyé mes larmes dans mon tee-shirt, j'ai repris mon portable et envoyé un dernier sms à Zelim : *je t'aime. Ne m'oublie pas.* J'ai laissé le téléphone glisser jusqu'au sol et je l'ai massacré à coups de pieds. *Adieu Zelim.*

De l'autre côté du mur, j'entendais ma mère qui pleurait. Les autres parlaient à voix basse. Mon frère a dit : *c'est pour l'honneur de la famille.* J'ai compris que leur décision était prise. C'en était fini de moi. Je me suis assis sur le bord du lit, je ne ressentais plus rien. J'étais dans cette chambre où ma vie avait commencé et où elle allait s'arrêter.

Demain, sur les bancs de la fac de langues étrangères, Khasan et les autres s'étonneront de mon absence. Peut-être que Khasan viendra au pied de mon immeuble pour prendre des nouvelles, il sifflera comme il l'a toujours fait. Mais je ne serai plus à la fenêtre.

La clé a tourné dans la serrure, mon oncle a ouvert la porte et m'a dit : *on y va.* J'ai demandé où. Il n'a pas répondu. Ma mère s'est accrochée à moi en pleurant, elle me tenait de tout son poids pour qu'on ne m'emmène pas. Je l'ai prise dans mes bras une dernière fois, je l'ai embrassée, lui ai demandé pardon. Mon frère l'a tirée en arrière, elle résistait. Mon père l'a giflée.

On est remonté dans la voiture. On a roulé un moment sans un mot. Mon oncle et mon frère devant. On a pris un chemin dans la forêt, il faisait sombre, mon oncle a reniflé, ses yeux brillaient. Moi, je ne pleurais plus.

Et puis, je les ai vus. Tout un groupe d'hommes, en treillis, le regard plein de haine et la bouche tordue par la rage. Face à eux, les mains attachées dans le dos, de pauvres types comme moi.

Une matraque s'est abattue sur le visage de l'un d'eux. Le sang a giclé de son nez. Son bourreau a relevé le bras pour l'abattre de nouveau. *Non !* J'ai crié mon indignation, l'horreur de ce qui se passait, la douleur de ce garçon, ma colère. J'ai tiré sur la poignée, mis un coup d'épaule dans la portière en l'ouvrant et je me suis jeté sur le chemin de terre. La voiture a dérapé dans les herbes, mon oncle a freiné comme un malade.

Je me suis mis à courir. Fuir sans réfléchir. Leur échapper. C'était tout ce qui comptait.

Derrière moi, j'entendais leurs pas lourds, leur respiration difficile, leurs injures lancées pour me ralentir. Je courais. Pour échapper à la mort, à mon oncle, à ce pays. Les herbes hautes me fouettaient les jambes, les branches me griffaient au sang. Mais je courais. A en perdre haleine. Pour rester en vie. Je courais.

J'ai entendu claquer un coup de feu derrière moi. La balle s'est écrasée dans un arbre et m'a projeté un éclat d'écorce au visage. *Raté Azmad !* J'ai eu envie de rire.

Je courais. *Zelim ! Ne les laisse pas te faire du mal.*

Brutalement, le temps s'est figé. Pourtant, je cours encore. Comme un animal sauvage traqué par des chiens. Comme quand j'étais gamin et qu'on faisait la course avec mon oncle. *Tu te souviens mon cher oncle Azmad ? Je courais et toi derrière tu me laissais toujours gagner.*

Je ne crois pas que je verrai le soleil se lever demain. Mais qui sait ? *Peut-être qu'une dernière fois, Azmad, tu me laisseras gagner la course...*